

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 35

**Artikel:** L'incendie : (croquis de la vie vaudoise)  
**Autor:** Antan, Pierre d'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198317>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.  
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## L'incendie

(Croquis de la vie vaudoise).

Ah! l'horrible chose!... C'est au milieu de la nuit, une nuit claire de juillet. Terrassés par le travail du jour, les paysans dorment à poings fermés.

Le silence n'est troublé que par le hullement triste de la chevrette, le bruissement discret des forêts de sapins, ou la huchée lointaine de quelques garçons qui ont été veiller, et qui s'en retournent par les sentiers de montagne à l'alpage lointain.

Tout à coup, l'homme se dresse sur son séant.

— Fenna, as-tou oyu, é-te lo fu, à bin, se lé sondzi?

Et, brusquement réveillée à son tour, hâlante d'angoisse, la femme écoute.

— N'è rein, mon pouro Danion! t'a zu lo cochemar.

Mais voilà que tout à coup, un cri strident retentit à nouveau... La cornette du feu!...

Et comme pour ne laisser aucun doute, un lugubre appel se joint à elle... Au feu!...

Au feu! Dans chaque maison, c'est un branlebas angoissant et terrifié. Les enfants, réveillés, cachent, en pleurant, leur tête sous le duvet.

— Mama..., j'ai peur.

Dans le village, on entend des portes et des fenêtres s'ouvrir, et des exclamations s'échanger:

— Où est-ce? demande-t-on avec angoisse.

Et voici que la grosse cloche de l'église se met à sonner au feu. Dans les maisons éloignées, que le premier appel de la cornette n'avait pas atteintes, on voit de petites lumières s'allumer l'une après l'autre, et piquer de points clairs la sombre draperie des forêts.

Maintenant tous les sentiers sont remplis d'ombres qui s'agitent, courent, se rencontrent. Les seaux se heurtent et de brèves paroles s'échangent.

— Eh, mon té! c'est vous, Julie! Savez-vous où c'est?

— On dit que c'est la maison à Louis à Jacques, mais impossible de rien voir de sûr dans la nuit... Pauvres gens!

Les alertes, les jeunes, ceux que l'âge ou les infirmités n'arrêtent pas, sont déjà arrivés.

Puis voici le gros assesseur, qui essaie de courir malgré son asthme; voici la riche veuve de l'ancien syndic qui ne craint pas de montrer à ses ex-administrés sa béguine de nuit et son cotillon court. Voici même Jean-Pierre, le vieux rhumatisant que l'on voit chaque jour chauffer au soleil ses membres endoloris. D'une main, il s'appuie sur sa canne, de l'autre, il porte son seau.

— Mon pauvre Jean-Pierre, lui dit un voisin charitable, vous allez vous faire du mal; vous feriez mieux de rester à la maison. Il y aura assez monde.

Mais le vieux Jean-Pierre secoue la tête. Il veut apporter son petit effort à la terrible lutte, et il continue, son chemin clopin-clopant....

tandis que retentit toujours le cri lugubre: Au feu!

Sur le lieu du sinistre, les secours s'organisent... Vite, à la chaîne, jusqu'à la rivière.

A la chaîne des seaux pleins les gens robustes.

A la chaîne des seaux vides les enfants, les vieux, les écopés.

Comme un long serpent elle file à travers les prés, foulant le beau foin mûr qu'on allait faucher demain.

Bravement, les femmes ont retroussé leurs gredons et soulèvent les seaux d'une main ferme. Qu'importe si bientôt les vêtements ruissellent d'eau? Qu'importe si les bras sont endoloris? On travaille sans un instant de relâche, sans un répit.

De temps à autre, un long murmure s'échappe de la foule quand une poutre tombe avec fracas dans la fournaise, et qu'à sa place monte une gerbe d'étincelles.

Tous les rangs sont confondus. Riches et pauvres, jeunes et vieux travaillent côte à côte, unis par un même élan, dans un même but. Voici, à côté d'une vieille paysanne, dont la béguine d'indienne laisse échapper quelques mèches de cheveux gris, un jeune Anglais correctement vêtu d'un complet en flanelle blanche. Sous une impassibilité britannique, il est heureux de payer autrement qu'en beaux souverains d'or l'hospitalité qu'il reçoit, et de ses bras nerveux, habitués à tous les sports, il saisit les seaux avec une vigueur et un entrain admirables. Ce serait risible, si ce n'était beau, le contraste que font avec ses souliers jaunes et son pantalon blanc, les ustensiles disparates qui passent dans ses mains: seaux ronds ou ovales, mitres pour donner à boire aux vaches, ou porter à manger aux cochons, il y a de tout.

Deux ou trois fois déjà, il a glissé sur l'herbe humide et son beau vêtement s'en ressent.

Sa vieille voisine s'en inquiète:

— Y vous faut faire attention, mossieu: voyez-vous, vos habits sont déjà très tout salés.

— Aoh!... ça fesé rien. Je été content pou-voi aidé aussi.

— Eh bien pardine, mossieu, ça fait plaisir de vous voir. Et la bonne vieille ajoute en pa-tois.

— To parai, por on monsu, n'è pas fia, respet por lli.

Sur le théâtre de l'incendie, on ne chôme pas non plus. Au milieu du ha-han des pompes, une foule s'empresse. Sur le toit, les plus hardis pompiers s'efforcent de couper la charpente afin d'arrêter le feu. Dans la maison, les parents, les amis aident au sauvetage.

Ah! le sauvetage! Il prêterait joliment à rire, si l'on avait le temps et le cœur. La moitié des sauveteurs sont affolés. Ils travaillent avec toute la meilleure volonté du monde, au rebours du bon sens.

On en voit qui descendent soigneusement les matelas sur leur dos et, un instant après, jettent la vaisselle par la fenêtre. Il y en a qui arrachent violemment les délicates consoles,

jettent pêle-mêle au fond d'une caisse les bibelots en porcelaine, et se donnent ensuite un mal inouï pour transporter tout cela à l'abri. On en a vu un s'élançant bravement dans les flammes, en ressortir portant dans ses bras un pain de sucre et passer avec son fardeau sous le jet de deux pompes.

Et pendant ce temps, la grosse cloche sonne toujours. De temps à autre son appel ralentit, puis tout à coup il reprend de plus belle.

— Frères, semble-t-elle dire, accourez tous. Bien souvent ma voix joyeuse s'est jointe à vos cantiques; aujourd'hui elle vous appelle à l'aide. Que le malheur de l'un soit le malheur de tous!

Enfin l'on est maître du feu. La chaîne se casse. Dans le pré, vers la maison, on rapporte les seaux, et dans le tas, chaque femme cherche le sien. De temps à autre une exclamation s'élève:

— Voici le mien, je le reconnais à ce gros cabos.

Assis au bord de la route, les pompiers boivent le vin que leur capitaine verse à la ronde, et mangent un morceau de pain et de fromage.

On est maître du feu, c'est-à-dire qu'on a préservé les maisons voisines, mais de l'autre, il ne reste rien que des débris à demi calcinés; quelques poutres noircies qui pendent misérablement.

Ah! la vieille maison de famille! Ils sont là qui regardent ce qu'il en reste. Sans doute, on a bons bras, bon courage; on en fera une autre, plus spacieuse, plus commode peut-être; mais rien ne remplacera celle qui vient de disparaître.

Le citadin, habitué à changer de domicile et qui ignore le plus souvent la maison où il est né, ne connaîtra jamais ce sentiment, si vivace au cœur du campagnard; l'amour de la maison familiale. Depuis deux siècles peut-être, la même famille a vécu là. Tour à tour les vieux sont morts et les enfants sont venus au monde dans ce même lit, à la même place. Ce coin de terre a renfermé les douleurs, les joies de dix générations. On en connaissait chaque recoin; chaque clou rappelait un souvenir. On avait dans l'oreille le bruit spécial de chaque porte, dans la mémoire, l'usure de chaque marche d'escalier.

Un peu de l'âme des ancêtres était passée en elle, et il semble aujourd'hui qu'on vient de perdre un membre de la famille, le plus cher de tous, puisqu'il servait de trait d'union entre le présent et le passé.

Ah! l'horrible chose!

Et cependant... faut-il le dire?... Est-ce un blasphème? Je l'aime, l'incendie. Je l'aime, non pour sa sauvage beauté, mais pour la solidarité qu'il fait naître. Comme on se sent frères devant le fléau; comme on oublie vite les petites querelles journalières, les mesquines questions d'amour-propre ou de rang.

J'ai connu deux paysans qu'une petite question de voisinage — comme il arrive si souvent à la campagne — avait désunis: coup de faux donné derrière la borne, un morceau

de fumier roulé sur le pré du voisin.... Que sais-je ? Et dès lors, c'avait été une haine à mort.

Un jour, ils se trouvèrent côte à côte dans une chaîne d'incendie. Pour ne pas paraître céder la place, ils restèrent. Pendant longtemps, ils évitèrent de se regarder, leurs mains même évitèrent de se rencontrer. Puis quand tout fut fini, que de leurs poitrines s'échappa un double soupir de soulagement, ce fut irrésistible :

— Jean-Louis, dit Marc, c'est fini, nos nièces.

— D'accord, fit l'autre, en tendant la main.

Oui, je l'aime, l'incendie, parce qu'il fait éclore, sous la rude écorce de nos paysans, une foule de sentiments généreux. Les sinistres ont perdu leur maison, presque tout leur butin, mais ils trouveront autour d'eux de la sympathie, de l'affection, et l'un compense l'autre.

PIERRE D'ANTAN.

### Pauvres lièvres.

Ensuite d'arrêté du Conseil d'Etat, la guerre est déclarée au gibier à partir d'aujourd'hui. A cette occasion, nous donnons à nos lecteurs quelques détails sur la vie et les mœurs de ce pauvre lièvre qu'on va chasser avec acharnement.

En voyant ce gentil petit animal tour à tour poursuivi par les embûches et le plomb meurtrier, on se demande comment l'espèce entière n'est pas depuis longtemps éteinte. Heureusement que la Providence le protège, en lui donnant en partage la fécondité, puis la vitesse pour fuir et dépister ses persécuteurs.

Ce quadrupède ne vit pour ainsi dire que la nuit ; c'est alors qu'il se promène, qu'il mange et conte fleurette à sa compagne. La lune trahit ses évolutions et ses ébats ; il recherche ses pareils et joue avec eux ; tous sautent, courent les uns après les autres, ou se racontent toutes les frayeurs, tous les déboires, tous les pièges qui leur ont été tendus dans la journée et auxquels ils ont échappé. Ils en font souvent de bons rires et se consolent de leurs misères.

Ces innocentes distractions, ces jeux se prolongent assez tard, à moins que quelques bruits ne viennent les troubler. Alors ils filent chacun de son côté, interrompant brusquement la partie commencée.

C'est dans ces pérégrinations nocturnes que l'animal apprend à connaître le pays, les ressources que lui fournissent les différents points de la contrée qu'il habite. Il a combiné tout un plan de campagne qu'il modifie suivant les besoins. Il le suit si bien que celui qu'on n'a pu prendre un jour et qu'on chasse de nouveau le lendemain conduit chiens et chasseurs par les mêmes voies.

Le lièvre ne s'acclimate guère en un pays qui ne lui convient pas. D'illustres chasseurs de St-Petersbourg avaient fait venir à grands frais, de Moscou, 400 lièvres. Dès que ces bêtes furent amenées à destination, leurs propriétaires convoquèrent pour les occire, le ban et l'arrière-ban des chasseurs indigènes. Trois cents rabatteurs et quatre-vingts tireurs se réunirent sur le champ de bataille. Les traqueurs se lancent vivement, mais les fusils restent muets ; la seconde, la troisième battue n'ont pas plus de succès. Stupéfaction générale !.... A peine descendus du véhicule qui les avait amenés, les lièvres de Moscou s'étaient remis en route pour leur contrée natale.

Le lièvre, nous dit Toussenet, sait sur le bout des ongles la géologie du canton qu'il habite, ainsi que le terrain qui conserve le moins la piste. Il est certain aussi que les lièvres se communiquent entre eux les notions qu'ils ont acquises ; car on a vu dans le même

mois, dix lièvres de la même contrée recourir au même stratagème. Ce stratagème était local et exigeait une connaissance approfondie des lieux.

Mais de toutes les roueries du lièvre, ajoutée la même écrivain, la plus spirituelle est celle du panier de chasse.

En Gascogne, vivait un vieux lièvre dont les ruses, pour dépister meutes et veneurs, auraient pu fournir la matière d'un volume. Un jour qu'il arpentaient les guérets, poursuivi par une quinzaine de chiens, il rencontre un baudet qui chemine lentement vers la ville, chargé d'une cargaison de gibier, lièvres, lapins, canards. Soudain, l'idée lui vint de prendre place parmi ces cadavres, certain que nul ne viendrait le chercher en pareille compagnie.

Il saute dans un des paniers, s'y blottit et attend les événements. La meute, arrivée sur les lieux, s'empare après la bourrique. Le propriétaire accourt pour défendre son bien. Surviennent les piqueurs qui lui aident à donner une correction aux harpillons indignes qui prennent change sur la mort. Un coup de sifflet commande le retour et, le péril passé, notre espiègle saute légèrement à terre aux yeux du marchand stupéfié, qui s' imagine déjà que la résurrection s'est mise parmi ses morts.

Le lièvre est pour nous un exemple de sobriété : le lièvre ne boit pas. Il n'est guère de Vaudois dont on puisse en dire autant.

### De l'hygiène en chemin de fer.

On s'occupe fort de l'hygiène publique depuis quelques années, et l'on a mille fois raison. Il suffit de négliger les plus élémentaires soins de propreté et de prudence pour déchaîner une épidémie de petite vérole ou de typhus sur toute une contrée. Aussi toutes les villes soucieuses du bien-être général ont-elles introduit une infinité de mesures auxquelles nul ne songeait il y a un demi-siècle. Non seulement, on analyse les eaux alimentaires, on inspecte les boucheries, les cafés et brasseries ; mais on a encore des règlements fixant le nombre de cube d'air des chambres à coucher nécessaire à chaque dormeur, interdisant le battage des tapis sur la rue, par les fenêtres, déterminant le moment où les maisons neuves deviennent habitables, etc. ; on facilite les ablutions de la jeunesse par des salles de bain installées dans les écoles ; des camions hermétiquement fermés transportent dans des laboratoires spéciaux les vêtements, les objets de literie dont la désinfection est reconnue nécessaire.

Mais les efforts des hygiénistes ne s'arrêtent pas là. Au Congrès international d'hygiène et de démographie qui vient de se tenir à Paris, un délégué a insisté longuement sur les dangers d'infection provenant des crachats. — Comme on ne peut savoir si les personnes qui expectorent sur la voie publique sont atteintes ou non de tuberculose pulmonaire, il y aurait lieu, a-t-il dit, de décréter l'interdiction absolue de cracher à la rue.

La défense peut être bonne, mais il est probable qu'on n'arrivera jamais à la faire observer.

Un autre congressiste, le docteur Baudot, a présenté, sur l'hygiène en chemin de fer, un rapport dont voici textuellement les conclusions essentielles :

« Interdiction aux voyageurs atteints d'une maladie contagieuse de monter dans les voitures ordinaires de transport. » (Il y aurait des coupés pour fiévreux, pour tuberculeux, pour varioleux, comme il y a des compartiments pour non fumeurs).

« Obligation pour ces voyageurs de déclarer leur maladie au chef de la gare où ils veulent

prendre le train. » (Montrer sa langue au guichet en prenant son billet).

« Substitution du balayage humide au balayage sec. » (A imiter dans les appartements).

« Interdiction de cracher sur le plancher des wagons, des salles d'attente, des vestibules. » (Excellente affaire pour les marchands de crachoirs).

« Mise à la disposition des voyageurs et du personnel d'une eau potable dans les gares. »

« Interdiction aux employés de se rendre chez les débitants de vin, pendant la durée de leur service. »

Des conclusions semblables ont été développées par le docteur Chavigny en ce qui concerne l'hygiène sur les navires.

Chose curieuse, le congrès ne s'est occupé en aucune manière des mesures sanitaires au théâtre, non plus qu'à l'église. La santé des foules qui se pressent dans ces lieux n'aurait-elle pas droit aux mêmes soins que celle des voyageurs ? Ne serait-il pas bien simple d'exiger de toute personne qui va au sermon ou qui se propose d'entendre les *Cloches de Corneville* ou *Cyrano de Bergerac*, ne serait-il pas bien simple d'exiger qu'elle se fasse préalablement têter le pouls et ausculter ?

Vrai, il y a là une grave lacune, que nous signalons au prochain congrès des hygiénistes, et nous ne doutons qu'ils ne partagent tous notre avis, de même qu'ils ont été unanimes à reconnaître la justesse des constatations ci-après du docteur Baudot sur l'hygiène défectueuse des chemins de fer :

« En dépit de leur confortable, souvent même à cause de celui-ci, les wagons de nos trains les plus luxueux, et cela sur toutes les voies ferrées existantes, constituent d'admirables étuves de culture pour microbes, si bien que l'on peut toujours redouter, en montant dans un compartiment, d'y récolter le germe funeste d'une maladie contagieuse oublié dans un coin du capitonnage par un malade précédemment véhiculé. »

Voyageurs de 1<sup>re</sup> classe, que de risques vous courez !

Les wagons de III<sup>me</sup> classe sont souvent malpropres et on y sent perpétuellement le tabac ; mais ils peuvent au moins se nettoyer très facilement à grande eau ; et puis l'odeur de la pipe et du cigare ne doit pas précisément être propice aux microbes. D'où l'on peut conclure que pour voyager sans courir le risque d'attraper une vilaine maladie, il faut imiter Favéy et Grognuz, qui évitaient les compartiments de non fumeurs et qui voyageaient toujours dans des « premières en bois. » X. X.

### Rien de nouveau sous le soleil.

Les ascenseurs ne sont plus l'apanage des grands hôtels ; on en dote maintenant les maisons privées, ainsi qu'on peut le voir entre autres à Lausanne. Dans les grands centres, en Amérique notamment, où les bâtisses de quatorze étages et plus sont communes, c'est devenu d'un usage courant. On ne connaît en revanche pas encore les ascenseurs en Perse ; aussi ont-ils absolument séduit le shah, durant sa visite à l'Exposition universelle. Les journaux parisiens nous annoncent qu'il a chargé son grand-vizir d'en établir au palais de Téhéran. Il a été amené à prendre cette décision en apprenant qu'à Versailles, sous le roi-soleil, des ascenseurs existaient déjà.

Une curieuse note de Saint-Simon, qu'on trouve dans le *Journal* de Dangeau, ne laisse aucun doute à cet égard.

« Ce bonhomme Villayer, dit Saint-Simon, — M. de Villayer était un des quarante, — ce bonhomme Villayer était plein d'inventions singulières et avait beaucoup d'esprit. C'est peut-être à lui qu'on doit celle des pendules et des montres à répétition, pour en avoir excipé